

figure satanique de l'Indou, personnage étrange, fataliste enragé, qui faisait aussi bon marché de sa vie que celle des autres.

Léonie était décidée à quitter la vie, et cependant elle hésitait à absorber quelques gouttes du terrible breuvage. C'est que la mort est toujours effrayante; les plus résolus, ceux mêmes qui appellent de leurs vœux, ne peuvent se défendre d'une secrète terreur au bord du gouffre ouvert sur l'inconnu.

Il se produisit en elle un retour d'attachement à la vie.

Pourant, murmura-t-elle, j'aurais voulu assister au triomphe de mon fils, j'aurais voulu le voir acclamé par le public!

Elle poussa un profond soupir et reprit:

—Que pensera-t-il? que dira-t-il de moi plus tard? Bien. Il m'oubliera. Les vivants ont bien assez de s'occuper des vivants.

Mais non, mais non, se répétait-elle, je calomnie mon fils, il ne m'oubliera pas; si quelqu'un doit conserver de moi, dans son cœur, un souvenir affectueux, ce sera lui.

Un instant auparavant elle éprouvait un profond détachement de toutes choses; elle aurait vu l'incendie consumer les richesses entassées dans son magasin qu'elle ne s'en serait pas émue. A présent, au moment de tout quitter, elle se prenait à tout regretter.

Elle jeta les yeux sur la pendule.

—J'ai encore le temps, se dit-elle.

Puis devant la glace, par un effort de sa volonté, elle reprit sa physionomie habituelle.

Ah! elle appela Elizabeth.

—Ma chère, lui dit-elle, vous m'avez toujours bien servie, et vous avez beaucoup contribué à la prospérité de cette maison. Si je dois la quitter, je veux que ce soit vous qui me remplaciez; j'ai pris des dispositions en conséquence.

—Quoi! madame, s'écria la demoiselle de magasin, vous songez à vous retirer?

—Un peu plus tôt, un peu plus tard, il le faudra. Vous connaissez la clientèle, mes correspondants à l'étranger; nul mieux que vous ne saurait continuer mon commerce.

—Je le veux bien, madame; mais je n'ai pas l'argent nécessaire.

—Ne vous inquiétez pas de cela.

Elle congédia Elizabeth, en lui disant d'envoyer chercher une voiture.

Elle avait retrouvé son timbre de voix ordinaire. Elle mettait une sorte de coquetterie à affecter la tranquillité dans ce moment suprême. Comme une actrice qui soigne son cinquième acte, elle prenait son attitude; il semblait qu'elle voulait qu'on puisse dire d'elle: "Elle est bien tombée."

Elle mit dans une enveloppe, qu'elle cacheta, un papier que la veille, avant de se coucher, elle avait écrit de sa main. Sur l'enveloppe, elle écrivit:

"Ceci est mon testament."

Ensuite, elle prit une feuille blanche sur laquelle, d'une main assez ferme, elle traça ces lignes:

"Qu'on m'accuse personne de ma mort; c'est volontairement que je quitte la vie, parce que je ne pourrais être qu'une cause d'ennuis et de tourments pour les miens. Je demande pardon à Dieu et aux êtres aimés que je laisse derrière moi."

Cependant elle s'étonnait de la lencté qu'elle apportait à l'exécution de son projet, elle s'en indignait.

—Serais-je lâche? murmura-t-elle.

Puis, après un silence:

—Est-il donc si difficile de mourir? L'Indou m'a affirmé qu'on mourait en son poisa sans souffrir.

Elle reprit le flacon, et dans une cuillère, fit tomber quatre gouttes du liquide.

Elle eut encore un moment d'hésitation.

Mais elle s'imaginait entendre la voix du sculpteur sur bois qui lui criait:

—Va-t'en! Tu n'es pas changée, tu es toujours la même femme vile et méprisable. Va-t'en, va-t'en, et sois à jamais maudite!

Alors, se plaçant devant la glace, elle avala le poison.

Un instant après, la figure ouverte d'un voile épais, elle monta dans le fiacre qui l'attendait, en donnant au cocher l'adresse de son mari.

Pendant que la voiture roulait sur le pavé des rues, Léonie éprouvait une étrange sensation de bien-être; il lui semblait ressentir dans ses veines comme un courant dont il lui était impossible de déterminer le caractère.

C'était certain, l'Indou ne lui avait pas menti; c'était par une sorte d'engourdissement voluptueux que le poison oriental accomplissait son œuvre.

Ce qu'elle éprouvait en elle avait quelque chose d'analogue à ce que ressentent les Orientaux, quand ils sont sous l'influence du haschisch.

Son agitation s'était calmée, il n'y avait plus rien d'effrayé dans son regard, et sa physionomie avait repris une étonnante sérénité.

Il y avait beaucoup de monde dans les rues; elle voyait défilér les hommes et les femmes, marchant en sens inverse, comme s'ils eussent appartenu à une espèce autre que la sienne. Il lui sem-

blait qu'elle formait sur eux une opinion, comme si déjà elle eût été dans l'an-dé-là.

Une seconde de la voiture Pavertit qu'elle était arrivée.

Elle retrouva le sens de la réalité et mit pied à terre.

Paul et Georgette, venus à sa rencontre, l'attendaient sur le seuil de la porte.

Le jeune homme offrit son bras à sa mère pour la conduire à l'appartement du sculpteur sur bois.

XXVI

EXPIATION.

En montant l'escalier, Paul sentit que le bras de sa mère tremblait sous le sien, et qu'elle s'appuyait sur lui, comme lassée.

—Chère mère, lui dit-il, vous tremblez; pourquoi?

—Une émotion bien naturelle.

—C'est vrai. Mais vous n'avez point à redouter l'accueil qui vous attend: mon père est bon, jamais il n'a manqué à sa parole; le pardon qu'il a promis n'est pas seulement sur ses lèvres, il est assis dans son cœur.

—Je veux le croire, mon fils, oui, je veux le croire.

Des gouttelettes de sueur perlaient à son front.

Ils entrèrent. La table était servie. Lebrun se tenait debout; lui aussi était sous le coup d'une violente émotion.

Il fit quelques pas vers sa femme. Celle-ci ne vit point la colère dans les yeux de son mari, ni sa bouche prête à la maudire.

—Il ne sait rien, pensa-t-elle, M. Deltiel n'a pas parlé.

Et elle tomba à genoux devant le vieillard.

—Que faites-vous, Léonie? s'écria vivement Lebrun, on ne s'agenouille que devant Dieu!

Il lui tendit la main, l'aïda à se relever, la fit asseoir dans un fauteuil et, pendant quelques instants, silencieux, il la contempla avec une expression de douleur et de pitié.

Cette femme, qu'il avait connue si belle, si attirante, avait perdu non seulement sa fraîcheur, mais encore ce charme qui survit à la jeunesse; ses lèvres étaient décolorées, ses joues pâles, ses yeux ternes, et en quelques jours ses cheveux avaient blanchi.

Lebrun ne pouvait soupçonner que, chez sa femme, un poison agissait violemment.

—Léonie, dit-il, tristement, est-ce ainsi que je devais vous revoir?

—Vous, Anguste, répondit-elle, les années ont passé sur votre visage d'honnête homme sans en altérer les traits; c'est que vous avez toujours eu la conscience tranquille, tandis que moi...

—Léonie, ne rappelons pas le passé!

—Je ne le rappelle que pour vous montrer à quel point j'apprécie le pardon que vous avez promis à nos enfants de m'accorder, et que je sollicite à mon tour de votre générosité et de votre bonté.

—Je vous pardonne, Léonie.

—Je vous remercie, Anguste, et je remercie aussi nos enfants, qui ont si éloquentement plaidé ma cause.

—Léonie, il me semble que vous ne l'acceptez pas avec beaucoup de joie, ce pardon que vous avez tant désiré.

—C'est qu'en pensant au bonheur que j'ai laissé échapper, j'ai le regret douloureux de l'avoir perdu.

—Encore une fois, Léonie, laissez le passé; il ne dépend ni de vous ni de moi de rien changer aux années écoulées. Nous ne pouvons plus retrouver les joies de la jeunesse. Mais n'est-ce donc rien, Léonie, que d'assister au bonheur de nos enfants? Vous y avez contribué, et je vous en suis reconnaissant. Ne regardez pas en arrière et songez à l'espectacle que vous aurez sous les yeux, quand vous verrez Paul et Georgette, marchant joyeusement dans la vie, serrés l'un contre l'autre.

—Cela, Anguste, vous le verrez, mais moi...

—Pourquoi ces paroles?

—Moi, je serai loin.

—Vous voulez partir?

—Oui, répondit-elle avec effort.

—Oh! ma mère, ma mère! s'écrièrent Paul et Georgette, qui, depuis un instant, la regardaient avec inquiétude.

Sa respiration devenait oppressée, une sueur froide couvrait son front, son visage reprit peu à peu sa lividité.

—Mon père, dit Paul, voyez comme ma mère pâlit; elle doit souffrir, je vais chercher le médecin.

—Reste, Paul, je t'en conjure; j'ai besoin de vous avoir tous trois auprès de moi. D'ailleurs, je ne souffre pas.

—Je vais envoyer Martine, dit Lebrun.

Il sortit et revint presque aussitôt.

—Oui, reprit Léonie, d'une voix qui allait s'affaiblissant, je vais partir pour un long voyage; je serai si loin que l'écho de vos joies n'arrivera pas jusqu'à moi.

—Mon Dieu! ma mère, que dites-vous? s'écria Paul.

Elle eut un doux sourire, regarda tendrement son fils et Georgette, puis saisit la main de son mari et la porta à ses lèvres avant qu'il ait eu le temps de l'empêcher.

Elle reprit avec un héroïque effort:

—J'avais en un instant que je pourrais être témoin des joies de

voire foyer, que je pourrais réchauffer mon cœur au contact des vôtres, que le calme rentrerait ainsi dans mon âme et que, plus tard, il me serait permis de berceer de beaux enfants sur mes genoux de grand-mère.

Rêve irréalisable. Je l'ai compris.

—Ma mère, mon Dieu! ma mère, vous nous épouvantez! s'écria Paul.

—Mon fils, Anguste, Georgette, j'ai compris que je serais un obstacle à votre bonheur. Mon mari pardonne, moi, je ne me suis pas pardonné!

—Oh! ma mère, ma mère!

—Le passé, le passé... rien ne saurait l'effacer, il faudrait l'expier!

—Mon Dieu! mais que dit-elle donc? dit Paul atterré.

La voix de Léonie devenait haletante.

—Georgette, mon enfant, reprit-elle, rappelez-vous ce que je vous ai dit. Une mère coupable n'a plus de place auprès de ses enfants; elle doit mourir... Je meurs empoisonnée!

Son corps se raidit et sa tête tomba en arrière.

Paul et Georgette poussaient des cris déchirants.

—Ah! s'écria le sculpteur sur bois, je l'ai maie encore!

Léonie entendit; sa tête se dressa, sa physionomie prit une expression souriante et une clarté céleste brilla dans son regard.

—Voilà le vrai pardon, dit-elle; je meurs heureuse!

Sa main chercha celle de son mari qu'elle pressa faiblement; il y eut un râle dans sa gorge et sa tête rebomba en arrière.

Elle était morte.

Tous trois s'agenouillèrent devant elle.

Le médecin arriva.

—Hélas! lui dit Lebrun en se relevant, vous venez trop tard.

—Mais à quoi attribuer cette mort foudroyante?

—La malheureuse nous l'a dit, elle s'est empoisonnée.

—Oh! fit le médecin.

—C'est la mère de mon fils, c'est ma femme, monsieur le docteur, dit le vieillard avec un accent de profonde douleur.

—Je vous plains, monsieur Lebrun. Mais sa présence n'est plus nécessaire ici; c'est le commissaire de police que vous devez faire appeler.

—Qu'il vienne, dit Lebrun avec accablement.

—Si vous le désirez, monsieur Lebrun, je vais le prévenir.

—Oui, faites, monsieur le docteur, je vous en serai reconnaissant.

Le médecin se retira et peu après le commissaire de police se présenta. Il connaissait le sculpteur sur bois, son honnêteté; il savait qu'aucun soupçon ne pouvait l'atteindre et qu'on pouvait s'en rapporter à sa parole.

Il écouta le récit qui lui fut fait du lugubre événement.

—Monsieur Lebrun, dit-il, en pareille circonstance nous devons des devoirs pénibles à remplir; nous devons procéder à une enquête afin de nous conformer aux règlements; mais il ne nous est point défendu, dans la mesure du possible, de les concilier avec les ménagements qu'on doit aux familles en deuil. Votre désir est sans doute qu'aucun retentissement ne soit donné à ce tragique événement?

—Monsieur le commissaire, vous devanciez la prière que j'allais vous adresser.

—Il paraît évident que cette malheureuse femme s'est empoisonnée chez elle, c'est là que se trouvera, probablement, la preuve matérielle du suicide. Je vais m'entendre avec mon collègue de son quartier pour que des investigations soient faites chez elle.

Il se retira, et le sculpteur et les deux jeunes gens et Martine restèrent auprès du corps.

Le commissaire de police ne revint qu'à la tombée de la nuit.

—Monsieur Lebrun, dit-il, nous sommes présents, mon collègue et moi, au domicile de la défunte. La demoiselle de magasin, qui a éprouvé une très grande douleur quand je lui ai annoncé la fatale nouvelle, nous a fait entrer dans une pièce au rez-de-chaussée, une sorte de salon-bureau, où se tenait habituellement sa maîtresse.

Nous y avons trouvé un petit flacon contenant le reste d'un liquide qui, analysé par le pharmacien, a été reconnu pour un poison violent. Un testament sous enveloppe cachetée et quelques lignes sur une feuille de papier attestent que votre femme s'est volontairement donné la mort.

Notre enquête se trouve ainsi terminée.

Nous avons pensé qu'il convenait, si cependant c'est aussi votre avis, de transporter le corps dans la maison de la rue Lafayette.

—Monsieur le commissaire, vous prévenez la demande que j'allais vous faire.

—J'avais deviné votre intention, et j'ai fait avertir l'administration des pompes funèbres; tout à l'heure un fourgon viendra chercher la dépouille mortelle de cette malheureuse femme.

Vingt minutes plus tard, en effet, la nuit étant venue, le fourgon annoncé s'arrêta à la porte du sculpteur sur bois.

Lebrun et ses enfants étaient toujours là, près de ce corps rigide et froid, contemplant ce visage qui

—Oui, mon ami, je le sais, et aujourd'hui même je l'apprendrai à Emilienne, à Mlle de Mimosa, veux-tu dire?

Après un silence, Mme Villarcou continua:

—Tenez, mon ami, pour vous prouver qu'il ne restera plus en nous qu'une douce et sympathique pour la pauvre femme qui s'est si cruellement punie, nous l'accompagnerons, ma fille et moi, à son dernier domicile; et je suis sûre d'avance que Lucien, par amitié pour vous et votre fils, demandera à nous accompagner.

Emilienne aussi voudrait venir, quand elle saura que Mlle Georgette, la fiancée de Paul, est la fille de Marguerite Lormont.

Les deux jeunes filles se connaissent déjà un peu; il n'y a plus qu'à leur apprendre qu'elles ont dormi dans le même berceau.

XXVII

JOURS DE DEUIL, JOURS DE FÊTE.

Le docteur Deltiel avait pris des mesures pour que le corps de Forestier ne partageât pas le sort de ceux qui, n'étant pas réclamés, sont livrés, dans l'intérêt de la science, au scalpel des étudiants en médecine.

Le docteur ignorait le suicide de la marchande à la toilette lorsqu'il écrivit à Georgette, l'informant que l'inhumation d'Edouard Forestier aurait lieu le lendemain matin, à neuf heures, au cimetière de Cligny.

Le lendemain, en effet, un corbillard vint prendre le corps de l'assassin. Deux hommes de l'hôpital, désignés par le directeur, sur la demande de M. Deltiel, suivirent le cercueil.

Une fosse avait été creusée dans un coin de ce nouveau cimetière, où les arbres n'ont pas encore le temps d'ombrager les tombes, et qui, partagé en carrés d'une borne uniformément dressés d'un aspect bien désolé que nos anciennes nécropoles.

Le cercueil fut descendu dans la fosse, que les fossoyeurs se hâtèrent de remplir à moitié; puis le corbillard et les hommes s'éloignèrent, et le silence, un instant troublé, reprit possession de ce coin solitaire.

—Alors une femme apparut, se glissant entre les tombes. Un long manteau noir l'enveloppait et une voile épaisse couvrait son visage.

C'était Georgette.

Elle s'agenouilla au bord de la tombe de son père et, pendant quelques instants, elle pria.

A quelques pas, Paul Lebrun se tenait debout, la tête découverte et légèrement inclinée.

La jeune fille se releva, jeta sur la terre qui recouvrait le cercueil un bouquet de violettes et rejoignit son fiancé, dont elle prit le bras. Ils sortirent du cimetière et montèrent dans la voiture qui les attendait et qui les ramena rue Lafayette.

\* \* \*

Le lendemain, à dix heures, eurent lieu les obsèques de Léonie. Elles furent très simples, le sculpteur sur bois ayant voulu éviter tout ce qui aurait pu donner du retentissement à la mort tragique de sa femme.

Peu de personnes assistaient à la triste cérémonie; on n'avait pas envoyé de lettres d'invitation.

Derrière le cercueil, en tête du petit cortège marchaient le père Lebrun, son fils et Lucien Deltiel, qui avait voulu être auprès de son ami dans cette douloureuse circonstance.

Venaient ensuite Georgette et Elisabeth; puis Mlle de Mimosa; et Mme Villarcou et Mme Deltiel.

Derrière ces dames marchaient une vingtaine de personnes, des amis du sculpteur sur bois, ses ouvriers, les employés de Mme Prudence et quelques voisines.

Il était près de midi quand le cercueil fut descendu dans le caveau de la famille Lebrun. Le prêtre dit les dernières prières, on jeta quelques gouttes d'eau béni; puis, lentement, les personnes étrangères aux deux familles s'éloignèrent, après que le sculpteur sur bois, qui pendant toute cette cérémonie avait eu peine à retenir ses larmes, les eut remerciées de s'être associées à sa douleur et à celle de son fils.

Il ne restait plus devant la sépulture que Mme Villarcou, Mme Deltiel, Lucien, le père Lebrun, Paul, Georgette et Elisabeth.

Alors, Thérèse ouvrit ses bras à la fiancée de Paul, en s'écriant:

—Ma chère Georgette, ma chère sœur, continua Thérèse, vous avez traversé, dans ces dernières années, les épreuves d'une dure existence, vous avez souffert et versé des larmes; mais vous n'avez aucun reproche à vous adresser. Je n'ai rien à vous pardonner au nom de notre maman Marguerite; mais recevez sa bénédiction tout entière.

—Ah! ma sœur, ma sœur! s'écria Georgette en jetant de nouveau dans les bras de Thérèse. Les assistants, très émus, restaient immobiles et silencieux.

Mlle de Mimosa s'approcha de Paul.

—Monsieur Lebrun, lui dit-elle, je sais que vous aimez Georgette et que vous êtes sa fille; mais je ne puis que vous louer de ce que vous avez fait pour elle; vous serez heureux l'un par l'autre.

Avec un adorable sourire adressé à Mme Villarcou et à Mme Deltiel, elle poursuivit:

—Sans songer que Georgette était pauvre et sans famille, monsieur Paul, vous l'avez trouvée digne de vous, et M. Lebrun, votre père, lui a ouvert ses bras. Comme sœur aimée et au nom de maman Marguerite, je vous exprime toute ma reconnaissance.

Monsieur Paul, vous êtes l'ami de M. Lucien Deltiel, permettez-moi d'espérer que vous serez aussi le sien.

—C'est un titre auquel je n'aurais pas osé aspirer, mademoiselle; mais je m'efforcrai de m'en rendre digne.

Ils s'étaient éloignés du tombeau et arrivaient dans la grande allée qui fait face à l'entrée du cimetière.

—Bonne maman, dit Thérèse à Mme Villarcou, avec ce timbre de voix dont le charme était irrésistible, vous avez été pour moi l'étoile qui m'a conduite à la terre promise. On demande beaucoup à ceux qui peuvent donner beaucoup. Permettez-moi de réclamer pour ma sœur Georgette une part de votre affection, qui m'a été si précieuse.

—Ma fille, répondit Mme Villarcou, il ne m'est pas seulement facile, il m'est doux de donner à Mlle Georgette cette affection que vous demandez pour elle. Nous aimons beaucoup Marguerite Lormont, nous aimons également sa fille. Nous connaissons depuis peu Georgette, mais nous savons combien elle mérite d'avoir une place dans nos cœurs...

—Oh! madame, comme vous êtes bonne! prononça Georgette d'une voix tremblante d'émotion.

Mme Villarcou l'attira contre elle, et lui mettant un baiser sur le front:

—Mon enfant, dit-elle, c'est une vieille amie de votre mère qui vous embrasse.

A son tour, Mme Deltiel embrassa Georgette.

Le cœur de la jeune fille débordait.

Elle sentait que la somme de bonheur que le Ciel lui accordait, l'emportait de beaucoup sur toutes les choses douloureuses qu'elle avait pu attrister son âme.

On se sépara à la porte du cimetière.

Mme Villarcou monta dans son coupé avec Thérèse, qu'elle allait reconduire auprès de son père.

Mme Deltiel et son fils retournèrent à Passy, pendant que le sculpteur sur bois, Paul et Georgette, se rendaient rue Saint-Maur.

La jeune fille allait demeurer avec le père Lebrun jusqu'au jour du mariage, qui se trouvait forcément retardé par la mort de Léonie. Paul avait cédé à Georgette sa chambre dans l'appartement de son père, et, dès la veille, on avait fait une chambre à coucher d'une des pièces attenantes à l'atelier du boulevard de Cligny.

Par son testament, la marchande à la toilette instituait son fils son légataire universel. En ce qui concernait la maison de commerce, elle exprimait la volonté que sa vieille demoiselle de bienfaisance, Elisabeth Duchesne, en fût la gérante. On lui laissait vingt-cinq mille francs, qui seraient de caisse, et sa part serait, chaque année, de moitié dans les bénéfices.

Elle légua à Georgette tous ses bijoux.

A chacun des employés de sa maison, quatre mille francs.

Et elle laissait en valeurs mobilières et en argent un capital qui s'élevait à plus de trois cent mille francs, sans compter les marchandises en magasin, qui pouvaient être évaluées à deux cent mille francs.

Dans une conférence qui eut lieu entre le sculpteur sur bois, son fils et Georgette, il fut décidé que la jeune fille, ne pouvant accepter, renonçait au legs des bijoux, lesquels seraient vendus afin d'augmenter le capital; que Paul accepterait l'héritage, mais qu'il ferait don à Elisabeth de la maison de commerce avec vingt-cinq mille francs argent; qu'une somme de cent mille francs serait donnée à la Ville de Paris pour être répartie entre les bureaux de bienfaisance des vingt arrondissements; que le reste serait donné à l'Assistance publique pour les hôpitaux et hospices et les enfants abandonnés.

Quand on apprit cela à l'hôtel Villarcou, l'approbation fut unanime.

Le sculpteur sur bois et son fils donnaient ainsi une nouvelle preuve de leur extrême délicatesse, et le docteur Deltiel se chargea de les aller féliciter au nom de tous les siens.

Deux mois s'étaient écoulés depuis les tragiques événements que nous venons de raconter.

Le marquis de Mimosa était complètement rétabli. Du terrible coup de couteau qui avait failli le tuer, il ne lui restait qu'un peu de faiblesse.

A l'hôtel Villarcou et rue des Pyrénées, chez le général de Vanclair, où demeuraient à présent le marquis et sa fille, on s'occupait des préparatifs du mariage de Lucien et de Thérèse.

Il en était de même rue Saint-Maur.

Selon le désir exprimé par deux jeunes gens et les deux jeunes filles, le mariage civil devint avoir lieu le même jour et à la même heure aux deux maires, répondant mieux encore au désir des quatre fiancés, Mme Villarcou avait tout préparé pour qu'ils fussent en même temps la bénédiction nuptiale dans l'église de Passy.

Ce beau jour arriva.

Le marquis de Mimosa avait tenu à ce que la cérémonie du double mariage fût entourée d'une grande pompe.

Les cloches sonnèrent à tonne volée, les murailles de l'église disparaissaient sous de riches draperies, l'autel était brillamment illuminé et le chœur paré de fleurs venues de loin, à grands frais.

La nef était trop petite pour contenir tous les assistants.

Quand, au son de l'orgue, les deux couples descendirent de voiture et s'avancèrent lentement vers les fauteuils qui leur étaient destinés, il y eut comme un frémissement d'admiration dans toute l'église.

Les deux toilettes étaient de même étoffe et sortaient des mains de la même couturière. Jamais, peut-être, le blanc costume de mariée n'avait été poésé par autant de grâce et de beauté.

On remarqua que la noble attitude du marquis, qui, hier, de donner le bras à sa fille, paraissait ramené de vingt ans. Le visage général attirait aussi tous les regards.

On se racontait l'histoire du marquis, son courage héroïque pendant la guerre carliste, ses longues années de captivité aux îles Philippines et la tentative d'assassinat dont il avait failli être victime.

Personne ne soupçonnait que le misérable assassin était le père de l'autre mariée.

Losque le prêtre eut donné la bénédiction nuptiale, il adressa aux époux une allocution touchante.

Il avait un œueil à éviter, car s'il pouvait rendre un éclatant hommage à la famille Villarcou, parler avec admiration et respect du marquis de Mimosa, du vieux général et de Mme de Vanclair, il n'en était pas de même des parents de Georgette. Cependant, il s'en tira adroitement, en glissant sur le mystère qui planait sur le passé de la jeune fille et en faisant un éloge mérité de la carrière laborieuse du sculpteur sur bois.

A la sortie de l'église, des acclamations éclatèrent. C'étaient celles des pauvres gens qui n'avaient pu pénétrer dans l'église; ils savaient qu'ils n'avaient pas été oubliés et que de fortes sommes avaient été données au curé et à la mairie pour être distribuées aux malheureux.

La haute situation du général de Vanclair et du docteur Deltiel n'avait pas permis de limiter le cercle des invitations. Le soir il y eut un somptueux banquet suivi d'un bal ou rien ne fut éparné.

Mais la véritable fête de famille devait avoir lieu le lendemain à l'hôtel Villarcou.

Il était près de deux heures du matin lorsque Lebrun et ses enfants regagnèrent la rue Saint-Maur, où, à côté du sien, trop petit, il avait loué et fait meubler un appartement pour les jeunes époux.

Quand Georgette entra dans sa chambre, on Paul, la nuit, les larmes qu'elle avait eues la force de retenir toute la journée jaillirent de ses yeux.

Le jeune homme la prit dans ses bras.

—Georgette, ma bien aimée, lui dit-il, qu'avez-vous? Pourquoi ces larmes?

—Je pense à ma pauvre mère, répondit-elle; c'est en ce moment surtout, et plus cruellement, que je sens que je ne l'ai plus.

—Ah! je te comprends, ma chérie, je te comprends! s'écria Paul. Et il l'embrassa et se transporta.

Pendant que Georgette, devant une glace, se rapprochait de la chemise, Paul s'échappa un petit cri de surprise.

—Qu'est-ce donc? demanda Georgette en se retournant brusquement.

—Regarde, dit-il.

Il lui montrait un petit coffret, véritable merveille d'art, qu'une main inconnue avait placé sur le marbre de la cheminée.

Une nouvelle surprise de notre père, dit Georgette, souriant à travers ses larmes.

**THE NEW ORLEANS BEE**  
(L'Abéille de la Nouvelle-Orléans).

A Daily Newspaper, established on the 2nd of September, 1877, and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the Franco-American population. A very valuable and reliable paper and specially recommended to those of our American readers ladies and gentlemen, who wish to enhance their knowledge of the French language.

**Subscription Terms:**  
By Mail—Payable in advance, postage prepaid.  
Per annum, \$12; six months, \$8; three months, \$5; one month, \$1.  
Weekly (\$3 double pages) published on Saturdays Morning.  
Per annum, \$3; six months, \$1.50; three months, \$1.

**PARODIUM**  
(Pas de poisson).

Merveilleux remède pour toutes maladies de la gorge et des voies respiratoires. Puissant destructeur des poils des bronches ainsi que des insectes et des vers qui ravagent les cordons vocaux. Le Parodium détruit ces parasites sans nuire à la santé, les guérit, les coupe, les tues et les évacue. Les personnes atteintes de laryngite, d'asthme, de toux, de bronchite, de pharyngite, de trachéite, de sinusite, de rhinite, de catarrhe de la gorge, etc., etc. Une boîte d'essai est envoyée gratuitement à M. F. C. Boucher, Saint-Paul, Minnesota.

**Quant à la cérémonie religieuse.**